

Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et, si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent.
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous font ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice ;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ;
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces ;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces ;
Cessons de partager nos inutiles soins ;

Souhaitons quelque chose et craignons un peu moins.
Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire ?
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère ?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres ;
Regardons leur honneur comme un souverain bien ;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains ;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains ;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai tiré le moyen d'en avoir de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abimer dans plus d'obscurité.
Tu charmais trop ma peine, et le ciel qui s'en fâche
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.

La maison des vaincus touche seule mon âme ;
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
 C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée !
 Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

SCÈNE II. — SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie ? et que m'apportez-vous ?
 Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
 Le funeste succès de leurs armes impies
 De tous les combattants a-t-il fait des hosties ?
 Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
 Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il des pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?
 Et ne savez-vous point que de cette maison,
 Pour Camille et pour moi, l'on fait une prison ?
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
 Et, pour les désespoirs d'une chaste amitié,
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle ;
 Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
 Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
 On a dans les deux camps entendu murmurer :
 A voir de tels amis, des personnes si proches,
 Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur :
 Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
 Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.

Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;
 Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix ;
 Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
 On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
 Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
 En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
 Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
 La gloire de ce choix leur est si précieuse,
 Et charme tellement leur âme ambitieuse,
 Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
 Le trouble des deux camps souille leur renommée ;
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
 Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Où, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
 Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
 Demandent la bataille ou d'autres combattants.
 La présence des chefs à peine est respectée,
 Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée ;
 Le roi même s'étonne ; et, pour dernier effort,
 « Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
 « Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
 « Et voyons si ce change à leur bonté agréé.
 « Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
 « Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »
 Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;
 Même aux six combattants ils arrachent les armes ;
 Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
 Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
 Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
 Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
 Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,

Comme si toutes deux le connaissent pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avaient point un combat plein de crimes;
J'en espère beaucoup puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III. — CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui :
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :
Ce délai de nos maux rendra les coups plus rudes;
Ce n'est plus qu'un long terme à nos inquiétudes;
Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte,
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,

Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie;
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne se règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espère en mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour;
Et que nous n'emploirons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV. — SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs, souffrez que je vous blâme.
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme.
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux;
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des neuds si différents,

Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
 Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
 Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère,
 Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
 Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
 Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ;
 Mais, si le ciel s'obstine à nous persécuter,
 Pour moi, j'ai tout à craindre et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
 C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
 Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
 C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
 Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères ;
 La nature en tout temps garde ses premiers droits ;
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
 Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ;
 Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes :
 Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
 Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;
 Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
 En fait assez souvent passer la fantaisie.
 Ce que peut le caprice, ôtez-le par raison,
 Et laissez votre sang hors de comparaison :
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
 Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
 Seule j'ai tout à craindre et rien à souhaiter ;
 Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais ;
 Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits :
 On peut lui résister quand il commence à naître,
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
 Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
 A fait de ce tyran un légitime roi :
 Il entre avec douceur, mais il règne par force ;
 Et, quand l'âme une fois a goûté son amorce,

Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
 Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer
 Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
 Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
 Et je m'imaginai dans la divinité
 Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.
 Ne nous consolez point : contre tant d'infortune
 La pitié parle en vain, la raison importune.
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
 Nous pourrions aisément faire en votre présence
 De notre désespoir une fausse constance ;
 Mais, quand on peut sans honte être sans fermeté,
 L'affecter au dehors, c'est une lâcheté ;
 L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
 Nous ne demandons point qu'un couragé si fort
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;
 Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
 Et céderai peut-être à de si rudes coups,
 Si je prenais ici même intérêt que vous ;
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
 Tous trois me sont eneor des personnes bien chères ;
 Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang ;
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente

Sabine comme sœur, Camille comme amante :
 Je puis les regarder comme nos ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
 Ils sont, grâce aux dieux, dignes de leur patrie ;
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie :
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendrée,
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
 Mais, lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
 Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
 Albe serait réduite à faire un autre choix ;
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
 Et de l'événement d'un combat plus humain
 Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
 La prudence des dieux autrement en dispose ;
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
 Il s'arme en ce besoin de générosité,
 Et du bonheur public fait sa félicité.
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
 Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;
 Un si glorieux titre est un digne trésor.
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
 Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
 Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
 Les dieux à notre *Ænée* ont promis cette gloire.

SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE,
 JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

Oh ! d'un triste combat effet vraiment funeste !
 Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
 Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
 Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
 Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
 Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
 Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
 Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
 Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
 Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite.

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
 Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
 Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
 La gloire de leur mort m'a payé de leur perte.
 Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
 Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
 Ni d'un état voisin devenir la province.
 Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
 Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
 Pleurez le déshonneur de toute notre race,
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,

Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;

Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,

Et c'était de sa vie un assez digne priv.
 Il est de tout son sang comptable à sa patrie ;
 Chaque goutte épargnée à sa gloire flétrie ;
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
 J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
 Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
 Saura bien faire voir, dans sa punition,
 L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
 Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément ;
 Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
 Vous n'avez point encor de part à nos misères ;
 Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères ;
 Si nous sommes sujets, c'est de votre pays ;
 Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ;
 Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
 Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
 Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous :
 Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses ;
 J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
 Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,
 Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
 Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?
 Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
 Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;
 Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme ;
 Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
 Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
 Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
 Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment ;
 Vous verrez Rome même en user autrement ;
 Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
 Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
 Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
 Je sais trop comme agit la vertu véritable :
 C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
 Et sa mâle vigne, toujours en même point,
 Succombe sous la force, et ne lui cède point.
 Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
 Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
 C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
 Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
 Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
 Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
 Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe ?

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez,

Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-dompés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peut pour lui de vaincre, il veut encor braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre deux n'était pas incertaine ;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un État penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome et sang digne d'Horace !
 Appui de ton pays et gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer ;
 Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
 Et remet à demain la pompe qu'il prépare
 D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ;
 Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
 Par des chants de victoires et par de simples vœux.
 C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie
 Faire office vers vous de douleur et de joie ;
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
 Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
 Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
 Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
 Au-dessous du mérite et du fils et du père.
 Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
 La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
 Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,

Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;
 On pleure injustement des pertes domestiques
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.
 Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
 En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ;
 Après cette victoire, il n'est point de Romain
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
 Et ses trois frères morts par la main d'un époux
 Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
 Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
 Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ;
 Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV. — CAMILLE.

Où, je lui ferai voir, par d'infailibles marques,
 Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
 Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
 Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche :
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
 Impitoyable père, et par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses ?
 Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
 Asservie en esclave à plus d'événements,
 Et le piteux jouet de plus de changements ?
 Un oracle m'assure, un songe me travaille :

La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
 Mon hymen se prépare, et presque en un moment
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;
 Ce choix me désespère, et tous le désavouent,
 La partie est rompue, et les dieux la renouent ;
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
 O dieux ! sentais-je alors des douleurs trop légères
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
 L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :
 Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
 D'un si triste succès le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
 Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
 Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
 On demande ma joie en un jour si funeste ;
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
 Et baiser une main qui me perce le cœur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime :
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux.
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père ;
 Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu
 Quand la brutalité fait la haute vertu.
 Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre ?
 Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
 Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect ;
 Offensez sa victoire, irritez sa colère,
 Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
 Il vient, préparons-nous à montrer constamment
 Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États ;
 Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
 Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang répandu,
 Je cesserai pour eux de paraître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;
 Mais qui me vengera de celle d'un amant
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
 Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;

Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme ;
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veut que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois !
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie !
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feu !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah ! traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtement soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI. — HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice ;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille ;
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII. — SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;
Viens repaitre tes yeux d'un spectacle si doux ;
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaques ;
Si prodigue du tien n'épargne pas le leur ;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur ;

Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;
Je soupire comme elle et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois
Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?
Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,

Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Ecoute la pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs ;
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice ;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère ! ô pitié ! sourdes à mes desirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce !
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille : elle était criminelle ;